Document généré le 09/10/2026 22:23

Espace Sculpture

Des balises pour l'imaginaire

Rolande Ross

Volume 6, numéro 1, automne 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/133ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ross, R. (1989). Compte rendu de [Des balises pour l'imaginaire]. *Espace Sculpture*, *6*(1), 48–48.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des balises pour l'imaginaire

Du 11 mai au 6 juin, la Galerie Graff présentait huit sculptures architecturales de Marie-Chrystine Landry. La disposition physique des oeuvres qui traçait à travers la galerie un chemin sinueux nous proposait en fait, huit balises pour un voyage dans l'imaginaire. En signes reconnaissables des référents architecturaux évidents: balcons, toits, murs, escaliers tout comme d'ailleurs les matériaux choisis souvent empruntés à la quotidienneté: bois, tôle, pierres, béton. Ainsi donc ces corps architecturaux en forme de tours ou de maisons sur pilotis se veulent, dans un premier temps, vite identifiables et rassurants. Cependant ces balises au lieu de nous détourner d'un chemin dangereux risquent bien de nous y conduire en ce sens qu'elles sont elles-mêmes dangers. Ces signes déplacent le voyageur dans l'ordre (ou le désordre) de son parcours physique et imaginaire. L'échelle réduite des oeuvres force le regardant à se pencher, à se plier, à tourner autour, à jouer du corps dans la lecture. L'observateur devient donc ce voyageur qui doit travailler (même physiquement) pour reconnaître le propos fondamental de l'oeuvre: la transgression des signes architecturaux qui ne se donnent plus à voir en termes de solidité, d'habitabilité, de sécurité mais bien en terme d'absurdité ou d'ironie. Et c'est ici que ce qui se voulait rassurant risque bien de jeter son piège.

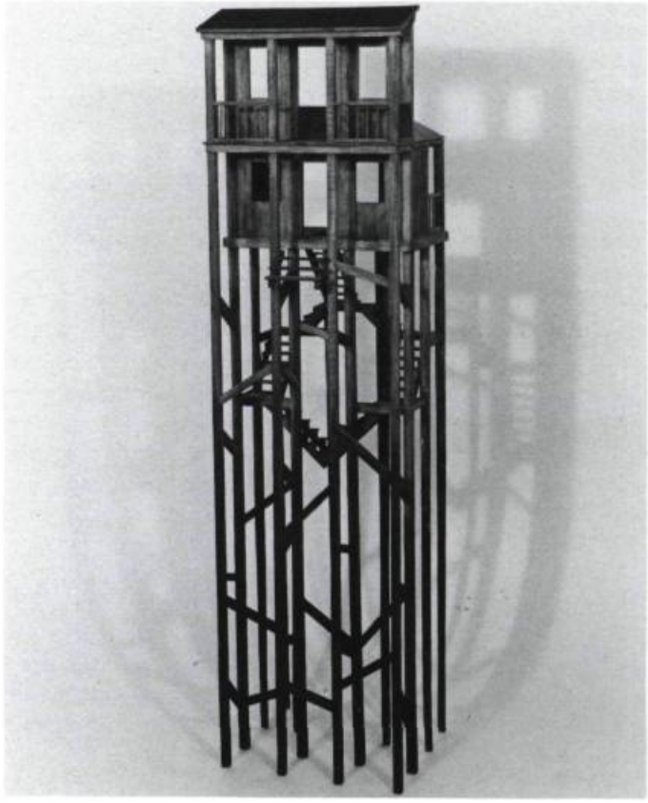
Mes pièces préférées sont bien celles où Marie-Chrystine Landry ne force pas la parole et où elle laisse avec des moyens souvent simples mais combien portants les oeuvres exprimer leur propre signifiance. Ainsi en est-il de *Palazzo*, de *Attente*, de *Sans titre* et de *Jetée*. Ces quatre sculptures portent à elles seules un regard combien complexe et souvent tragique. Les couleurs délavées, les escaliers qui ne mènent jamais à rien mais toujours sur le vide, les seuils et les balcons dont on ne sait s'ils vont conduire vers l'intérieur ou garder éternellement dans l'attente, les assises fragiles qui portent le plus souvent à la dérive s'entremêlent dans une vision où le poétique (à lire le politique) s'applique à décloisonner nos repères habituels. La beauté de ces pièces n'est pas à confondre avec l'habilité technique de l'artiste mais avec ce fil tranchant sur lequel elle nous demande de nous promener. Entre la fragilité et la robustesse, le climat aseptique et le dépouillement, c'est toujours le même propos qui nous est donné: l'impossibilité de trouver des fondements stables et rassurants.

Ainsi la pièce *Palazzo*, qui dans un premier temps semble frapper par sa solidité, nous déjoue facilement. Cette pièce aux allures romano-toscanes est surmontée d'une cabane aux couleurs délavées où une petite barque, fraîchement peinte, semble prête à prendre l'eau. Mais vite nous saisissons que la poulie et la corde ne serviront jamais à sa descente et à sa mise à l'eau; elles soutiennent cette barque dans l'attente. Le véritable voyagement est bien ailleurs, dans les assises dont l'enchevêtrement des pilotis emprisonne le regard-corps qui y dérive et y circule dans l'anarchie. Si dans une première lecture, cette pièce semble un rappel à quelque départ, elle s'annonce finalement comme un ravissement, une capture. Inversion donc de ce qui semblait initialement proposé.

Attente est la réunion de deux petites maisons sur pilotis. Fragiles, ces maisons sont faites de matériaux simples (bois, tôle) évoquant la pauvreté et la multiplicité. Mais c'est ce qui les réunie qui dans un premier temps étonne: une voûte-cathédrale au marbre rose, aux marches cuivrées et aux arcades rouges. Il y a ici une opposition entre le profane et le sacré, le collectif et l'unique. C'est peut-être de toute l'exposition l'oeuvre qui montre que ce sont d'abord et avant tout des corps qui nous sont présentés. C'est également celle dont il faut souligner la dimension toute érotique car ce qui réunie ces deux maisons n'est pas autre chose que de l'ordre du sexuel ou de ce désir jamais tout à fait accessible, toujours laissé quelque part dans l'attente. C'est en ce sens une des plus belles sculptures et une des plus tragiques: deux corps réunis si justement par ce qui les sépare.

L'oeuvre de Marie-Chrystine Landry est bien un geste de culture. Les emprunts architecturaux (styles roman et québécois), les signes qui évoquent à la fois l'urbanité et le riverain, l'opposition des matériaux (marbre et planches délavées) pointent la difficulté de se positionner dans cette culture dite post-moderne. Les enjeux: celui d'abord de rester sur place cloué dans le désir, le risque du vide, la dérive. Cette même difficulté de positionnement se faisait ressentir à l'intérieur de l'exposition. L'inégalité dans le traitement (certaines pièces étaient plus lourdes, moins dégagées) rend bien compte que l'artiste cherche encore à amoindrir la distance entre le propos et sa représentation. Mais là où l'accord est réussi s'élève une telle poésie et une telle errance que nous avons envie de faire partager notre quotidien à ces oeuvres pour qu'elles y deviennent ce qu'elles sont: des balises pour l'imaginaire.

Rolande Ross



Marie-Chrystine Landry, *Sans titre*, 1989.
Bois, cuivre. Photo: M.-C. Landry.